

# Thomas Haury (2003)

## Sur l'antisémitisme à gauche en Allemagne

### PRESENTATION de Cathy Nugent (*Alliance for Workers Liberty*)

Thomas Haury a beaucoup écrit sur l'antisémitisme à gauche en Allemagne avant et après la réunification. Son œuvre la plus connue est *Antisemitismus von links. Kommunistische Ideologie, Nationalismus und Antizionismus in der frühen DDR* (L'antisémitisme à gauche. L'idéologie communiste, le nationalisme et l'antisionisme durant les premières années de la RDA, Hamburger Edition, 2002), une longue étude sur l'antisémitisme (l'antisionisme) durant les premières années de la République démocratique allemande. Parmi les autres écrits de Haury figurent des articles comme «Goldhagen est soutenu par la droite et critiqué par la gauche. La gauche allemande dans le débat sur Goldhagen» («Goldhagen gegen rechts verteidigen und von links kritisieren. Die deutsche Linke in der Goldhagen-Debatte») et «La logique de l'antisionisme allemand» («Zur Logik des deutschen Antizionismus»).

Dans ce texte, Haury appelle la gauche à «se mobiliser et à dénoncer la nature réelle de l'antisionisme, et à ne plus le laisser se présenter comme de "gauche"».

Nous présentons ici les extraits<sup>1</sup> d'une intervention de Thomas Haury à Halle-sur-Saale en 2003. L'auteur expose les arguments qu'il a développés dans «De la logique de l'antisionisme allemand» («Zur Logik des deutschen Antisemitismus»). Haury définit l'antisémitisme moderne comme une réaction contre l'évolution du capitalisme. Pour lui, l'antisémitisme n'est pas une forme de racisme, mais une idéologie qui fournit une «clef» du fonctionnement du monde. L'«antisionisme» et l'«anti-impérialisme» de la gauche d'aujourd'hui, selon Haury, expliquent le fonctionnement du monde en des termes similaires à ceux de l'antisémitisme. Par conséquent, conclut Haury, lorsque le conflit israélo-palestinien est analysé selon la grille de lecture fournie par l'«anti-impérialisme» de gauche contemporain, le résultat est un «antisionisme» qui repose sur des stéréotypes antisémites.

Haury est sans doute trop catégorique dans son rejet indifférencié de la «gauche» (et d'ailleurs on ne sait pas toujours de quelle «gauche» il parle). Ce qu'il écrit doit également être compris dans le contexte spécifique des débats qui traversent la gauche allemande. En même temps, Haury critique l'antisionisme de gauche pour ce qu'il est : une forme d'antisémitisme, qui s'exprime dans le langage d'un pseudo-anti-impérialisme<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> J'ai ajouté, quand j'ai pu les trouver dans un autre texte de Thomas Haury, les références précises des citations qui n'étaient pas indiquées dans cette intervention orale. D'autre part, par prudence, j'ai traduit «antisémitisme à gauche» (*Antisemitismus von Links*) et non «de gauche» même si les raisonnements de l'auteur semblent pencher plutôt vers la seconde solution. Sur la définition et la fonction de l'antisémitisme de gauche on pourra se reporter à mon article <http://nfnf.eu/spip.php?article526> (NdT).

<sup>2</sup> Ce texte fait partie d'un dossier de la revue *Ni patrie ni frontières* qui présente les points de vue différents voire opposés de militants d'extrême gauche, d'intellectuels membres des mouvances antinationale ou *antideutsch*, ou d'universitaires ayant étudié l'évolution de ces mouvements en

## Introduction

Pendant les années 1990, la question de l'antisémitisme de gauche a suscité de vives émotions et même des polémiques violentes : comment des gens de gauche peuvent-ils être antisémites ? Les deux positions sont-elles même compatibles ? Après tout, les militants les plus radicaux sont antifascistes, de gauche et révolutionnaires ; ils ne peuvent donc pas être racistes et antisémites.

En guise d'introduction, permettez-moi de citer cinq déclarations :

1. «*N'achetez pas aux Juifs !*»
2. Le «*mouvement juif mondial*» est dirigé par des «*multimillionnaires juifs qui se trouvent partout dans le monde*» et qui «*se rencontrent régulièrement dans le cadre de conférences privées*».
3. «*La domination des médias du monde par la propagande juive*» est un fait établi.
4. «*Le but de la politique juive ? La domination du monde !*»
5. Les Juifs sont «*l'ennemi de toute l'humanité*».

Ce sont des déclarations antisémites. Mais ces cinq propos font tous partie de la propagande de gauche contre Israël. Le deuxième est tiré d'*Al Karamah*, magazine de soutien à la Palestine dans les années 1980 ; le troisième est paru dans le *Bulletin d'information anti-impérialiste* en 1971 ; le quatrième est extrait d'un texte de la Coordination anti-impérialiste de Vienne en 2002 ; et le cinquième est tiré d'un texte du Groupe autonome de Hambourg sur le Moyen-Orient<sup>3</sup>, en 1989.

Mais j'ai falsifié les citations sur un point décisif : chaque fois qu'il est question de «sionistes» ou de «sionisme», j'ai remplacé ces termes par «Juif». La phrase «*N'achetez pas aux Juifs*<sup>4</sup>», cependant, se trouve dans le Calendrier des Verts, publié par les Editions Sunshine en 1982.

Il existe donc clairement de l'antisémitisme à gauche qui se manifeste sous la forme de l'antisionisme. Tout au long des années 1970 et 1980, il faut le dire, il ne s'agissait pas d'une question concernant quelques individus ou quelques groupes précis, mais de la pensée dominante à gauche. On observait des différences de degré, mais les positions de base étaient les mêmes partout. Comment expliquer cet antisionisme antisémite au sein de la gauche ?

### L'antisémitisme moderne

On parle généralement d'antisémitisme lorsque les Juifs sont victimes de discriminations, qu'ils sont persécutés ou même tués en raison de leur religion. Mais l'idéologie antisémite a toujours précédé la pratique de la discrimination et de la persécution. Et ce dernier point est d'une importance décisive si l'on veut comprendre pourquoi précisément les Juifs sont identifiés comme étant fondamentalement coupables.

L'antisémitisme doit avant tout être compris comme une vision du monde spécifique et non comme

---

Allemagne : Olaf Kistenmacher, Raphaël Schlembach, Tilman Tichter, Andreas Peham et Robert Ogman, pour ne citer que ceux déjà traduits par nos soins jusqu'ici (avril 2020). Les articles sont réunis dans cette rubrique : <http://mondialisme.org/spip.php?rubrique190> et dans celle-ci : <http://nnpf.eu/spip.php?rubrique143>. D'autres traductions, notamment de Joachim Bruhn, suivront. Pour compléter ces lectures, on pourra lire également trois textes du site <http://solitudesintangibles.fr/> qui ont été traduits par Memphis Krickberg : Stephan Grigat : <http://solitudesintangibles.fr/societe-liberee-et-israel-du-rapport-entre-theorie-critique-et-sionisme-stephan-grigat/> ; Tania Martini : <http://solitudesintangibles.fr/le-peuple-vengeur-a-propos-de-lantisemitisme-de-gauche-tania-martini/> ; et Joachim Bruhn : <http://solitudesintangibles.fr/de-lantisemitisme-a-lantisionisme-joachim-bruhn/> («*NdT*»).

<sup>3</sup> Autonome Nahostgruppe Hamburg, Gruppe Arbeiterpolitik, *Zionismus, Faschismus, Kollektivschuld*, 1989.

<sup>4</sup> Cité dans Henryk M. Broder, «*Linker Antisemitismus?*» in: *Solidarität* (1984), p. 45.

une pratique particulière. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'antisémitisme est apparu dans toute l'Europe comme une réaction idéologique face à la propagation rapide de la société capitaliste et aux bouleversements sociaux qui en ont résulté. L'antisémitisme est une vision du monde qui fournit une interprétation et une explication négatives de la société moderne sous trois aspects principaux.

Au centre de l'antisémitisme on trouve tout d'abord une explication de l'économie mondiale capitaliste moderne. Cette économie ne se réduit pas à un processus autonome qui se serait développé en l'absence d'un sujet particulier. Elle est plutôt perçue comme un projet d'exploitation consciemment mis en œuvre par des personnes malfaisantes. «Les Juifs» étaient derrière le capitalisme ; ils ont dominé l'économie internationale ; ils sont tenus responsables de toutes les crises et de toutes les faillites.

En fournissant cette explication, l'antisémitisme entraîne une autre réduction et une autre division décisives. La sphère de la circulation (c'est-à-dire le commerce, les banques, les bourses, les capitaux prédateurs) est considérée comme le mal fondamental du capitalisme. D'autre part, la production et l'artisanat, l'industrie qui produit des marchandises et le capital créatif sont perçus comme le pôle positif. Le «travail allemand», créateur de valeur, est opposé au «pillage» et au «parasitisme» juifs.

Suivant le même schéma, l'antisémitisme explique le deuxième aspect important de la société moderne : la politique, l'État moderne, l'argument démocratique, les intérêts différents et contradictoires, et même le socialisme et le bolchevisme. Cette idéologie veut aussi identifier les coupables de ces phénomènes.

«Les Juifs» sont les vrais chefs d'orchestre à l'arrière-plan. Dans les coulisses, ils dirigent et déterminent le résultat de tout ce qui se passe. Ils achètent des politiciens ou des gouvernements entiers, ils dominent la presse et ils déterminent l'opinion publique. Par leur pouvoir financier et leurs prêts aux gouvernements, ils déterminent les politiques des États. Ils manipulent, comme des marionnettes, les gouvernements en actionnant des fils invisibles.

Le troisième aspect de la société moderne dont les Juifs ont été rendus responsables est celui de la culture, au sens le plus large du terme, donc de la civilisation. «Les Juifs» sont responsables de tous les phénomènes de la société moderne : la dissolution des rapports traditionnels d'autorité, les rapports familiaux et les relations entre les sexes, la remise en cause radicale de toutes les normes traditionnelles, l'art abstrait moderne, la culture de masse, l'émancipation des femmes, l'urbanisation et la psychanalyse.

«Les Juifs» sont responsables de tout. «*Les Juifs sont notre malheur*» – ce slogan inventé par Treitschke<sup>5</sup> est la formule la plus riche en signification de l'antisémitisme moderne.

L'antisémitisme n'est pas une simple accumulation de stéréotypes qui existent les uns à côté des autres, mais aussi de stéréotypes qui n'entretiennent aucune relation entre eux. En fait, ils sont reliés les uns aux autres dans le cadre d'une structure de pensée spécifique, qui conceptualise le monde d'une manière bien particulière.

La **personnification** est la première caractéristique structurelle fondamentale de la vision antisémite du monde. Toutes les rapports sociaux et tous les processus sociaux sont présentés comme l'œuvre consciente de personnes malfaisantes. Cette personnification a pour corollaire nécessaire la **théorie du complot**.

Si les Juifs sont à l'origine de tous les phénomènes négatifs de la modernité – pas seulement en Allemagne mais dans le monde entier – alors se construit automatiquement un ennemi actif dans le monde entier. Cet ennemi contrôle tous les événements, et doit être presque omnipotent. Dès qu'on pense les rapports sociaux en termes de personnification, on tombe inéluctablement dans les théories du complot.

---

<sup>5</sup> Heinrich Gothard von Treitschke (1834-1896) : historien, universitaire et député antisémite qui eut un grand succès en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, et dont les nazis reprendront cette formule. (NdT).

Deuxième caractéristique fondamentale de la vision antisémite du monde : le **manichéisme** qui lui-même découle de l'interaction entre trois composantes idéologiques.

Tout d'abord, tout ce qui se passe dans le monde est expliqué comme le produit de l'antagonisme entre deux principes : le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres. Selon ce schéma, tout est analysé en fonction des opérations strictes d'un code binaire. D'un côté, on a l'élément étranger et dangereux : le Juif. Il est la source de tout ce qui est mal. D'un autre côté, un élément surgit automatiquement comme contrepartie, la force du Bien qui vient de son propre «peuple» (allemand, française, russe, etc.).

Deuxièmement, le manichéisme signifie que les Juifs sont décrits et/ou diabolisés comme le Mal ultime, à la fois en raison de leur nature même, et parce qu'ils représentent la menace existentielle ultime. Alors, non seulement la victime n'a pas le droit moral de son côté, mais elle a aussi le devoir d'agir en légitime défense contre ce mal. Dans tous les écrits antisémites, on retrouve le même thème : *«Il est minuit moins cinq – soit nous agissons maintenant, soit nous allons mourir dans très peu de temps.»*

Troisièmement, le manichéisme inclut toujours la perspective eschatologique de la rédemption : si le Mal est éradiqué du monde, alors tout ira bien et nous serons débarrassés de tous les problèmes. C'est pourquoi, dès le début – c'est-à-dire à l'époque du Kaiser, et pas seulement sous le nazisme –, la perspective de l'éradication a toujours été inhérente à l'antisémitisme sur un plan idéologique. C'est aussi ce que nous dit la phrase de Treitschke: *«Les Juifs sont notre malheur»*. Tout irait bien s'ils n'existaient pas.

La troisième caractéristique structurelle fondamentale de l'antisémitisme est la **construction d'un «peuple»** (allemand, français, russe, etc.) en tant que collectif **menacé et opposé aux juifs**. Ce groupe, ce «Nous», est conceptualisé comme une communauté essentiellement harmonieuse, dont l'économie ne connaît pas la concurrence, dont la politique ignore les confrontations et dont la culture n'est ni confuse ni contradictoire, mais exprime la «nature du peuple».

Le concept de «peuple» inclue dès le départ cette pensée en termes de communauté et cette notion d'harmonie. La communauté fondée sur le «peuple-nation» est donc un authentique contre-concept, antimoderne et réactionnaire, qui s'oppose à la société moderne. Soulignons un point décisif : cette notion de «peuple» est le produit de la société moderne, mais n'a aucune chance de se réaliser dans la société moderne. Toute construction d'un «peuple» – et cela est confirmé par toutes les recherches récentes sur le nationalisme – dépend donc de la construction d'un ennemi, d'un loup-garou.

En ce qui concerne l'antisémitisme, il faut établir une différence fondamentale entre ce que sont des ennemis normaux et ce qu'est un ennemi idéal.

Les autres peuples sont des ennemis normaux : par exemple, ici, en Allemagne, la France a été présentée pendant des décennies comme l'«ennemi héréditaire». Et cela fut aussi le cas des Polonais ou des Turcs. Des conflits éclatent avec de tels ennemis et l'on éprouve un sentiment de supériorité envers eux. Mais, en principe, il s'agit d'autres peuples dont l'existence a ses propres justifications.

Mais «les Juifs» ne font pas partie des ennemis normaux, ils sont **l'ennemi idéal**. Ils n'appartiennent pas à une nation opposée comme la France, qu'il fallait vaincre dans une guerre pour lui arracher l'Alsace-Lorraine – mais pas plus que cela. Les Juifs sont l'ennemi antagoniste, l'ennemi de la nation en soi, celui qui doit être détruit pour sauver le monde.

Ce n'est pas une coïncidence. Cette idéologie repose sur une logique interne, selon laquelle les Juifs personnifient la société moderne, obstacle à l'émergence de la communauté «nationale» qui «nous» accueillera tous. Ils ne sont donc pas une «nation» qui possède fondamentalement les mêmes caractéristiques que les autres «nations», mais est simplement différente d'elles. Ils incarnent l'anti-principe absolu du concept même de «nation». Les détruire, c'est détruire la société moderne et rendre possible la création de la communauté «nationale».

Beaucoup de gens croient, à tort, que la catégorie de la «race» serait l'une des principales

caractéristiques de l'antisémitisme. Mais cette catégorie n'a influencé l'antisémitisme que relativement tard, vers 1900. En effet, l'antisémitisme, avec toutes ses caractéristiques structurelles, existait déjà depuis longtemps. De même, les fantasmes exterminateurs ne datent pas de la formulation raciale-biologique de l'antisémitisme ; ils ont également été partagés par tous les antisémites antérieurs. De plus, les Juifs ont toujours été conçus comme une communauté-par-descendance. La notion de «race» n'a représenté qu'une variante extrême de ce principe.

Tout aussi répandue est la notion selon laquelle le racisme représenterait le concept global, le plus général, tandis que l'antisémitisme serait l'une de ses sous-formes. Mais cette conception aussi est inexacte. Il s'agit de deux idéologies complètement différentes, même si toutes deux évoquent la notion de race. Si l'on considère les traits négatifs dont le racisme dote l'Autre, il est clair que l'antisémitisme attribue des caractéristiques complètement différentes aux Juifs.

Le racisme conceptualise l'Autre comme un être inférieur et non civilisé. Sous-homme, il symbolise la nature brute, l'élément physique, les pulsions libidinales, la sexualité débridée, l'émotion, le manque d'intelligence, la criminalité, la paresse, etc. L'Autre incarne la nature indisciplinée, l'état naturel – dont la contrepartie est l'individu moderne civilisé, qui contrôle sa libido, est discipliné, supérieur, plus capable et vertueux.

Les traits attribués au «Juif» n'ont aucun rapport avec ces caractéristiques. «Le Juif» personnifie la société moderne, son pouvoir, ses compulsions. On lui impute une intelligence élevée, la ruse, une sexualité perverse, un corps efféminé, la maladie, l'absence de patrie, l'absence de liens avec les autres, une intellectualement corrosive, l'absence de sincérité, un pouvoir fabuleux, l'individualisme, le matérialisme et le calcul froid.

«Le Juif» incarne le pouvoir, les obligations et les exigences de la société moderne. Par contre, pour le racisme, l'Autre incarne la nature brute, qui doit être contenue.

### **A propos du développement de l'antisionisme en République fédérale**

Immédiatement après 1945, on put constater trois phénomènes dominants : le silence relatif à propos des crimes du nazisme, le refus d'y faire face et le refus d'être confronté au judéocide. A partir de la fin des années 1940, la gauche non orthodoxe (par exemple au sein du SPD) commença à soutenir les demandes de réparations pour les Juifs. Des éléments catholiques et libéraux de approuvèrent également activement cette revendication.

En 1953, lorsque le moment vint finalement pour le Parlement allemand de ratifier le Traité de réparations conclu avec Israël, les voix des députés du SPD jouèrent un rôle décisif, car Adenauer ne put trouver suffisamment de voix dans son propre camp. Le Parti communiste allemand vota lui aussi contre cet accord.

Durant les décennies suivantes, dans le SPD et la mouvance de la gauche-libérale, régnait un philosémitisme généralisé qui glorifiait Israël en ignorant complètement les Palestiniens et leur expulsion. Le SPD, en particulier, plaida fortement pour l'établissement de relations diplomatiques avec Israël, que le gouvernement Adenauer repoussa longtemps afin de ne pas mettre en danger ses relations avec les États arabes. La République fédérale ne reconnut Israël qu'en 1965.

Dans l'APO (Opposition extra-parlementaire), qui commençait déjà à prendre forme à l'époque, on vit apparaître une position plus critique vis-à-vis d'Israël, mais ses tenants ne remettaient pas en cause le droit à l'existence d'Israël et ils avaient conscience de la responsabilité historique de l'Allemagne.

La Guerre des Six-Jours de 1967 marqua un tournant, et l'attitude de la Nouvelle Gauche envers Israël commença à changer rapidement : Israël avait vaincu les armées des États arabes voisins au cours d'une guerre préventive, sous les applaudissements du monde occidental et de la presse Springer, presse détestée par l'Opposition extraparlamentaire.

Déjà en 1967/1968, la Nouvelle Gauche qualifia Israël de «formation étatique impérialiste-fasciste»

et prit aveuglément le parti du Fatah, à qui elle accorda le statut de sujet révolutionnaire en soi. Toutes les actions du Fatah étaient encouragées et ses déclarations – en particulier la Charte nationale palestinienne qui niait explicitement à Israël le droit d'exister – étaient reproduites sans que s'exprimât la moindre critique.

Il est vrai qu'à cette époque certaines voix critiques de la «Vieille Gauche», comme Jean-Paul Sartre, Ernst Bloch, Herbert Marcuse et Jean Améry, exigeaient encore qu'une distinction soit tracée entre l'existence de l'Etat et les politiques du gouvernement israélien. Même Ulrike Meinhof, jusqu'en 1967, définissait la menace des États arabes de détruire Israël comme insupportable. Et Isaac Deutscher soulignait la «démagogie nationaliste» des Arabes.

Mais de telles interventions ne rencontrèrent bientôt plus d'écho dans la Nouvelle Gauche. Il devint impossible de stopper le virage vers l'antisionisme militant. A partir de 1969, le conflit palestinien fut perçu comme faisant partie intégrante de la lutte des peuples opprimés du tiers monde contre l'impérialisme.

Le 9 novembre 1969 (et le choix de la date était délibéré) les «Rats Noirs/Tupamaros de Berlin-Ouest», précurseur du «Mouvement du 2 juin», frappèrent leur premier coup «antisioniste». Comme ils l'annoncèrent fièrement dans leur communiqué : *«A l'occasion du 31<sup>e</sup> anniversaire de la “Nuit de cristal” fasciste, nous avons peint des slogans comme “ Shalom et Napalm” et “El Fatah” sur plusieurs monuments juifs de Berlin-Ouest. Nous avons également installé un dispositif incendiaire dans le Centre communautaire juif<sup>6</sup>. Le véritable antifascisme s'exprime par une solidarité claire et entière avec les fedayin qui se battent. Car les Juifs expulsés par le fascisme sont devenus eux-mêmes des fascistes et, en collaboration avec le capital américain, ils veulent éliminer le peuple palestinien<sup>7</sup>.»*

Ces actions ne discréditèrent en rien l'antisionisme au sein de la gauche. Au contraire, au cours des années 1970, cette idéologie connut un boom. De nombreux Comités Palestine furent créés et leurs publications portaient des titres martiaux tels que «Le Front» ou «La Révolution».

Lorsqu'un commando de «Septembre noir» prit en otage l'équipe olympique israélienne en 1972 – plusieurs personnes furent tuées lorsque la police tenta de les libérer – la Fraction Armée Rouge exprima son enthousiasme pour le caractère exemplaire de cette action «*anti-impérialiste, antifasciste et internationaliste*<sup>8</sup>». Ulrike Meinhof participa à l'écriture ce document et sa biographie illustra, de façon exemplaire, la volte-face de la Nouvelle Gauche et son antisionisme aveugle.

En 1976, un autre événement important se produisit : le détournement d'un avion à Entebbe par un commando du FPLP palestinien, soutenu par deux membres des Cellules révolutionnaires. Dans l'avion, Wilfried Bose, membre des Cellules révolutionnaires, organisa la séparation entre les passagers juifs – et pas seulement israéliens – et les passagers non juifs. Le commando réclama la libération de plusieurs Palestiniens emprisonnés en Israël en échange de la libération des otages juifs. Même cet horrible événement – qui rappelait d'autres pratiques de sélection des Juifs – ne provoqua pratiquement aucune réaction dans la gauche allemande. L'antisionisme restait à la mode.

La vague d'indignation, qui déferla après l'invasion du Liban par l'armée israélienne en 1982 et les massacres dans les camps de réfugiés de Sabra et de Chatila, se traduisit par un besoin compulsif et effrayant d'assimiler Israël au nazisme – analogie qui séduisit non seulement les divers comités

---

<sup>6</sup> On lira à ce sujet l'interview de Tilman Tichter «Nous n'avons pas pris l'antisémitisme au sérieux», <http://nfnf.eu/spip.php?article734> (NdT).

<sup>7</sup> Cité dans Bommi Baumann, *Wie alles anfing*, Frankfurt 1976.

<sup>8</sup> RAF (Rote Armee Fraktion), «Die Aktion des Schwarzen September in München. Zur Strategie des anti-imperialistischen Kampfes», in: *BRD/RAF: Ausgewählte Dokumente zum Zeitgeschehen*, GNN, Cologne, 1987, p. 31.

Palestine mais aussi les Verts.

Cependant, pour la première fois, les manchettes de la presse de gauche qui évoquaient une «*solution finale de la question palestinienne*<sup>9</sup>» mise en œuvre par Israël firent l'objet de vives critiques au sein de la gauche.

Dès lors, déclenchés par des événements spécifiques, les arguments en faveur d'un antisémitisme de gauche se multiplièrent : en 1987/1988, lorsque la propagande anti-israélienne des Comités Palestine connut un nouvel essor suite à la première Intifada ; au cours de la guerre du Golfe de 1991 et lorsque des roquettes irakiennes furent tirées sur Israël ; et aussi après «l'intifada Al-Aqsa<sup>10</sup>», qui commença en septembre 2000. Depuis lors, les voix hostiles à Israël se sont fait entendre de plus en plus fort.

En même temps, face à ce phénomène, des alliances contre l'antisémitisme et l'antisionisme ont été nouées dans de nombreuses villes, avec des manifestations, des publications et des réunions sur l'antisémitisme, passé et présent.

### **Sur les fondements idéologiques de l'antisionisme de gauche**

Dans les années 1970 et 1980, l'antisionisme faisait partie intégrante de la vision du monde de la gauche, même pour ceux et celles qui n'appartenaient pas à un Comité Palestine. À l'époque, aucune voix venue de la Nouvelle Gauche ne critiquait l'antisionisme. Nous devons donc interpréter cette idéologie comme un produit authentique de la vision du monde définie par la gauche, vision qui dominait à l'époque – sinon elle ne serait pas passée inaperçue pendant si longtemps.

Voici, brièvement, ma thèse principale : une conception simpliste du monde, la vision anti-impérialiste, a formé la base d'un consensus diffus au sein de la gauche et explique l'antisémitisme antisioniste et son acceptation par la gauche. Celle-ci se considère comme radicale et totalement révolutionnaire. Mais, après un examen approfondi, ses positions apparaissent ouvertement nationalistes et structurellement antisémites. Lorsqu'on aborde le conflit en Palestine à partir d'une telle vision anti-impérialiste, et que l'on tente de l'expliquer dans ce cadre d'interprétation, on aboutit inévitablement à des conclusions antisémites.

A quoi ressemble cette vision anti-impérialiste et simpliste du monde – parfaitement adaptée au format d'un tract ? Comment interprète-t-elle le monde ?

Selon cette conception, la société est dominée par un bloc monolithique de pouvoir, appelé État et Capital, dirigé par une petite clique de «dirigeants» odieux. Ils déterminent les politiques, élaborent des plans diaboliques, organisent l'exploitation et la répression, calment les masses en mettant en place des politiques sociales, et obscurcissent leur conscience avec leur idéologie, diffusée par les médias bourgeois à leurs ordres. Le «peuple» est opprimé, exploité, endoctriné, et n'a donc qu'un seul véritable intérêt commun : la révolution.

A la fin des années 1960, l'Opposition extraparlamentaire (APO) se considérait comme une avant-garde qui possédait une conscience claire. Elle voulait dévoiler la réalité aux masses aveuglées, les éclairer, leur ouvrir les yeux et les conduire à la révolution. Mais en 1968, les défaites de l'Opposition

---

<sup>9</sup> Exemples cités dans *Die Verlängerung von Geschichte. Deutsche, Juden und der Palästina-Konflikt*, D. Wetzell, Frankfurt 1983 ; Tilman Fichter, «Der Staat Israel und die neue Linke in Deutschland», in: *Solidarität* (1984), pp. 81-89; Micha Brumlik, «Die Angst vor dem Vater. Judenfeindliche Tendenzen im Umkreis neuer sozialer Bewegungen», in: *Antisemitismus* (1986), pp. 132-162 ; Dan Diner, «Negative Symbiose. Deutsche und Juden nach Auschwitz», in: *Babylon*, Heft 1/1986, pp. 9-20.

<sup>10</sup> L'«intifada al-Aqsa», ou «seconde Intifada», débuta le 28 septembre 2000, suite à la visite d'Ariel Sharon sur le troisième lieu saint de l'islam, l'Esplanade des Mosquées (où se trouve notamment la mosquée al-Aqsa, et le mur des Lamentations) et suite à la mort d'un enfant palestinien de 12 ans, Mohammed al-Dura, deux jours plus tard (*NdT*).

extraparlamentaire devinrent évidentes. Les dispositions sur l'état d'urgence furent adoptées en Allemagne [pour être intégrées dans la Loi fondamentale, c'est-à-dire la Constitution, *NdT*], le Mai parisien se termina au bout de quelques jours, et même la campagne anti-Springer échoua.

Les militants de l'Opposition extraparlamentaire comprirent de plus en plus, même si cela fut douloureux, que les rapports sociaux ne pouvaient pas être aussi simplement expliqués et changés, et que les masses prolétariennes ne voulaient pas non plus qu'on leur explique quels étaient leurs besoins réels. Les espoirs d'un changement rapide et fondamental, encore si effervescent en 1967, furent amèrement déçus et l'identité révolutionnaire se retrouva menacée.

Convaincue de la nécessité d'une révolution, la gauche se lança donc dans un tour du monde, s'attachant à tous les mouvements de libération nationale dans ledit «tiers monde». Car, dans cette zone géographique, il paraissait encore simple de tracer une ligne de démarcation claire «*entre nous et l'ennemi*» (Mao Tsé-toung<sup>11</sup>), et les «*masses populaires*» semblaient encore être authentiquement révolutionnaires.

La gauche vit sa conception du monde se confirmer. Le Mal était l'impérialisme, qui reposait sur un complot mondial des Etats capitalistes sous la domination des Etats-Unis. Il était responsable de toute l'exploitation et de toute l'oppression sur les continents du tiers monde. De l'autre côté, les Bons étaient incarnés par les «peuples» qui voulaient parvenir à la libération nationale, qui s'élevaient contre la domination étrangère et l'exploitation impérialiste, et réclamaient leur droit à l'autodétermination.

A l'automne 1969, le magazine berlinois *Agit 883* (distribué, à l'époque, à plus de 10 000 exemplaires !) publia une série d'articles de Dieter Kunzelmann sous le titre «Lettres d'Amman». Kunzelmann prétendait écrire depuis un camp d'entraînement palestinien. En réalité, la rumeur disait qu'il était simplement passé dans la clandestinité à Berlin. Quelle était sa vision idéale ? «*Ici (en Palestine) tout est très simple, l'ennemi est clair, ses armes sont visibles, la solidarité n'a pas besoin d'être exigée, elle naît d'elle-même.*»

Désormais, la Nouvelle Gauche s'identifia, de façon acritique, à tous les mouvements de libération possibles. Elle crut sincèrement qu'ils réaliseraient tout ce qui n'avait pas été réalisé jusqu'ici : la libération de la domination étrangère, la révolution, la fin de l'exploitation, le socialisme et l'émancipation humaine universelle. Lorsqu'il devint impossible de fermer les yeux sur des crimes tels que l'assassinat de millions de personnes au Cambodge, la gauche détourna la tête en silence et, sans entamer la moindre réflexion critique, elle adopta un autre mouvement de libération nationale avec lequel elle pouvait s'identifier.

Si l'on considère les structures de base de cette vision anti-impérialiste du monde, elle apparaît très proche de la vision antisémite. Pour ce qui concerne le tiers monde, on constate un manichéisme frappant : une division binaire entre le Bien et le Mal, l'impérialisme américain et les peuples en lutte, le tout accompagné d'une lutte inévitable jusqu'à la rédemption finale, jusqu'à la libération, après laquelle tout sera merveilleux.

Cette vision anti-impérialiste du monde incite également à la personnification. Pour elle, une petite

---

<sup>11</sup> Cette citation, reprise par de nombreux groupes maoïstes, et aussi par la Fraction Armée rouge, est extraite d'un texte de Mao tsé-toung : «*Si nous sommes attaqués par l'ennemi, c'est une bonne chose, car cela prouve que nous avons tracé une ligne de démarcation bien nette entre l'ennemi et nous. Et si celui-ci nous attaque avec violence, nous peignant sous les couleurs les plus sombres et dénigrant tout ce que nous faisons, c'est encore mieux, car cela prouve non seulement que nous avons établi une ligne de démarcation nette entre l'ennemi et nous, mais encore que nous avons remporté des succès remarquables dans notre travail.*» («Être attaqué par l'ennemi est une bonne et non une mauvaise chose», 26 mai 1939.) (*NdT*.)



clique de mauvais capitalistes financiers américains détermine la politique sur cette planète, ce qui aboutit inévitablement à l'idée d'une conspiration globale des grandes métropoles impérialistes contre le tiers monde. Les «peuples», par contre, étaient un point de référence absolument positif. Ils incarnaient le Bien, et la gauche pouvait s'identifier à eux. Ils étaient unis dans la lutte et allaient construire une société harmonieuse, libre et socialiste. Cette vision du monde reposait évidemment sur le nationalisme parce qu'elle pensait en termes de peuple et de nation.

Compte tenu de ces caractéristiques fondamentales, la vision anti-impérialiste du monde doit être définie comme structurellement antisémite. Il est vrai que les «Juifs» n'y apparaissent pas. Mais l'anti-impérialisme partage toutes les caractéristiques fondamentales de l'antisémitisme : manichéisme, pensée binaire, lutte et rédemption, personnification, théorie du complot et référence positive au «peuple».

Cette vision anti-impérialiste du monde influença l'analyse du conflit israélo-palestinien, puisque celui-ci apparaissait comme l'une des nombreuses luttes de libération dans le tiers-monde, et cette proximité structurelle avec l'antisémitisme devint une affinité en termes de contenu. Cela aboutit obligatoirement à la production de stéréotypes antisémites.

Car là aussi, dans le conflit israélo-palestinien, la vision anti-impérialiste du monde identifiait le Bien et le Mal : le Capital et l'impérialisme, incarnaient le Mal ; le peuple incarnait le Bien. Que se passait-il si vous voyageiez en Palestine avec cette perspective ?

Bien sûr, vous alliez trouver le bon peuple palestinien. Israël, d'autre part, devait être le Mal, dont le sort était mêlé à celui de l'impérialisme. Comme l'expliquait en 1975 *Unsere Zeit*, le journal du DKP<sup>12</sup> : «Le monde est divisé entre deux fronts au Moyen-Orient : d'un côté, se tiennent les peuples arabes, soutenus par les peuples progressistes du monde ; de l'autre, les cercles sionistes, la bourgeoisie juive et les monopoles, à l'intérieur et à l'extérieur d'Israël, soutenus par le monde capitaliste tout entier.» Avec cette belle dualité, Israël ne pouvait être qu'un ennemi essentiellement maléfisant.

Par conséquent, Israël fut caractérisé comme le «Jardin du Mal, c'est-à-dire un continuum unique de crimes contre l'humanité<sup>13</sup>». Le sionisme fonctionna également comme une métaphore du Mal en soi : «Le sionisme empêche toute coexistence pacifique entre les peuples. A cause de la monstruosité de l'agression sioniste, qui se déchaîne sans la moindre raison ni humanité, le sionisme n'est pas seulement l'ennemi inconciliable et irréformable des Palestiniens, il est aussi notre ennemi, il est l'ennemi de toute l'humanité<sup>14</sup>.»

Lors de la grande manifestation de solidarité avec la Palestine qui se tint à Berlin, en avril 2002, l'une des banderoles représentait la tête de Sharon se détachant au milieu de l'étoile de David, avec des oreilles pointues et poilues comme celles du diable et des dents de vampire dégoulinant de sang. La diabolisation d'Israël jusqu'au Mal absolu devint un élément indispensable de l'antisionisme.

---

<sup>12</sup> *Unsere Zeit*, 13 mars 1975, cité dans Henryk M. Broder, «Antizionismus - Antisemitismus von links?», in: *Aus Politik und Zeitgeschichte* B24/76, 12 juin 1976, p. 43. [Il s'agit du Parti communiste allemand prosoviétique, créé en 1968, et qui se situe dans la continuité du KPD interdit en 1956. Il comptait 9 000 membres en 1968 et 42 000 dix ans plus tard, ce n'était donc pas un groupuscule à l'époque. Après l'unification des deux Allemagne, ses effectifs (et ses fonds importants qui venaient de la RDA) ont fondu et il ne regroupe plus aujourd'hui que quelques milliers de membres et quelques dizaines de conseillers municipaux. (NdT)].

<sup>13</sup> Elias, Marwan, «Zionismus und deutsche Argumentation», in: *Irland-Info* n°17/18, août 1983, p. 93.

<sup>14</sup> Autonome Nahostgruppe Hamburg/ Gruppe Arbeiterpolitik, *Zionismus, Faschismus, Kollektivschuld*, 1989, p. 2.

De l'autre côté de ce Mal abstrait (le Capital, l'impérialisme, le sionisme) il y avait, bien sûr, le Bien concret, le peuple. En 1989, par exemple, le Groupe de Freiburg sur le Moyen-Orient écrivit : *«Toutes les actions et les revendications prouvent l'unité du peuple palestinien. Tout témoigne en leur faveur et prouve l'intégrité et l'unité de ce peuple. Israël affronte le peuple tout entier<sup>15</sup>.»* Ici aussi, le peuple uni luttait contre le Mal capitaliste-impérialiste abstrait qui portait le nom d'Israël.

Bien sûr, Israël ne pouvait abriter le moindre peuple. Sinon, il aurait fallu admettre que deux droits à l'autodétermination nationale étaient en conflit l'un avec l'autre. Il n'aurait plus été possible d'établir une division absolument nette entre le Bien et le Mal. Il aurait fallu même chercher un compromis. Par conséquent, Israël n'avait pas le droit d'avoir un peuple.

Les antisionistes les plus conciliants admettaient parfois l'existence d'un peuple juif. Mais cela n'avait rien à voir avec Israël qui, lui, n'était qu'*«une création artificielle, que le sionisme tente de déguiser en un foyer pour tous les Juifs»*. D'un autre côté, la faction la plus cohérente des antisionistes contestait l'existence d'un peuple juif en général. Les Juifs étaient un *«peuple présumé»*, qui *«n'avait jamais existé»*.

Pour le prouver, la gauche s'appuyait sur la Charte nationale palestinienne, pour laquelle un peuple se caractérise fondamentalement par un *«territoire d'origine»* et une *«identité»* qui est une *«propriété véritablement inextinguible, transmise de génération en génération»*. Ce genre de citation était fréquemment utilisé dans les milieux antisionistes. Equipés de telles conceptions reposant sur la doctrine *«du sang et du sol»*, les militants opéraient une distinction entre les peuples *«authentiques»* comme les Kurdes ou les Palestiniens, qui avaient un droit naturel à avoir leur Etat (droit incontestable et digne d'être soutenu), et le peuple *«inauthentique»* des Juifs-sionistes, privés de ce droit.

Le magazine Al Karamah présentait ces idées en des termes frappants : *«Ce qui fait finalement un peuple, c'est son pays, son histoire, son folklore, ses habitudes et ses traditions culturelles. Si vous voulez reconnaître les racines d'un peuple, regardez ses danses, regardez son folklore. Les sionistes manquent d'un folklore unifié puisqu'ils proviennent de diverses parties du monde et de différentes sphères culturelles. Ils ne constituent pas une nation et doivent acquérir des caractéristiques nationales en se livrant au vol<sup>16</sup>.»*

Une fois la situation ainsi définie, la conclusion était à portée de main. Selon le Kommunistischer Bund\*, en 1973 : *«Le conflit au Moyen-Orient ne peut être résolu que par la destruction de l'Etat sioniste<sup>17</sup>.»* Quant au SDS (Union socialiste allemande des étudiants<sup>18</sup>), il déclara à Francfort, en 1970 :

---

<sup>15</sup> «Der Zionismus und der Volksaufstand in Palästina», tract du Nahostgruppe Freiburg (1988).

<sup>16</sup> Heimrich, B./Huntley, A./Rohrsen, K., *«Es gibt kein zurück mehr»*. Erzählungen aus dem Alltag des palästinensischen Volksaufstandes, Redaktion Al Karamah, Gießen, 1989, p. 123.

<sup>17</sup> *Arbeiterkampf* (organe du Kommunistischer Bund) octobre 1973, cité dans Henryk M. Broder, «Antizionismus - Antisemitismus von links?», in: *Aus Politik und Zeitgeschichte* B24/76, 12 juin 1976, p. 43.

<sup>18</sup> Le *Sozialistischer Deutscher Studentenbund* fut créé en 1946. En principe indépendant des partis, il était en réalité très proche du Parti social démocrate allemand jusqu'en 1959/1960. Par la suite, il se «radicalisa» notamment dans ses combats importants contre la loi sur l'état d'urgence adoptée en juin 1968 ; certains de ses membres furent poursuivis par la justice pour leurs liens – supposés ou réels – avec des partisans de la lutte armée et le SDS finit par s'auto-dissoudre en 1970, ses militants s'éparpillant dans de nombreux groupes d'extrême gauche, écologistes, autonomes, antifascistes, anti-impérialistes, voire même rejoignirent la social-démocratie ou le parti stalinien ouest-allemand. Si l'on consulte la liste des anciens membres du SDS sur Wikipedia, on constatera qu'ils ont pris des directions politiques très différentes, de l'extrême droite à l'extrême gauche en passant par les Verts (NdT).

«A bas la construction de l'Etat chauvin-raciste d'Israël !<sup>19</sup>»

Dans les écrits et les pamphlets antisionistes, le mot «Israël» était constamment placé entre guillemets. Les militants de gauche s'inspiraient du procédé utilisé par le quotidien *Bildzeitung*, qui, en mettant la RDA (République démocratique allemande) entre guillemets, voulait ainsi démontrer qu'il s'agissait d'un pseudo-État dont il fallait se débarrasser. En République fédérale, les antisionistes agissaient exactement de la même façon avec Israël. Ainsi la Kommunistische Aktion de Vienne déclara en 2002 : «*La paix dans la région ne surviendra que si les impérialistes ne s'en mêlent pas – ce qui signifiera aussi l'effondrement de l'Etat israélien.*» Aujourd'hui les antisionistes purs et durs continuent à nier à Israël le droit d'exister.

Mais ces positions étaient confrontées à un problème : comment une bonne conscience de gauche pouvait-elle exiger la dissolution de l'État juif, qui se définissait lui-même comme l'État des survivants de la Shoah ? Pour y réussir, il fallait faire disparaître le génocide des Juifs – et, pour la gauche, cela signifiait qu'il fallait le théoriser. En utilisant les concepts de la gauche, l'opération était relativement facile à réaliser.

Selon cette théorie, la gauche, par définition, n'avait rien à voir avec l'antisémitisme, idéologie bourgeoise, qui venait d'en haut et qui, comme tout ce qui était néfaste, n'avait rien à voir avec le prolétariat. Au contraire, l'antisémitisme n'était qu'une propagande mensongère inventée par les dominants pour détourner d'eux la haine révolutionnaire. Et l'idéologie de gauche mit également de côté le judéocide en se servant d'une citation de Dimitrov sur le fascisme : «*Le fascisme c'est le pouvoir du capital financier lui-même*<sup>20</sup>», etc. Une telle définition permettait de ne rien voir d'autre, dans le nazisme, qu'un instrument des capitalistes pour accroître l'exploitation.

Toute l'attention était portée sur l'oppression du prolétariat sous le Troisième Reich, alors que le judéocide n'était pratiquement jamais mentionné. Les «théories sur le fascisme» qui furent élaborées dans les années 1970, en particulier par les groupes-K<sup>21</sup>, finirent par devenir des analyses du fascisme totalement «libérées des Juifs<sup>22</sup>», dans lesquelles Auschwitz n'était jamais mentionné.

La gauche antisioniste réagit avec la même sensibilité à tout rappel d'Auschwitz. En 1979, la télévision allemande diffusa la série américaine «Holocauste» qui remporta un grand succès auprès du public. Ce feuilleton intégrait le thème du judéocide dans l'histoire d'une famille. Le KBW\* considéra qu'il s'agissait uniquement de «*propagande sioniste*». Le Comité de Heidelberg sur le Moyen-Orient mit en garde contre cette «*tentative astucieuse de légitimer la tête de pont impérialiste qu'est Israël*» – le

---

<sup>19</sup> Cité dans Martin W. Kloke, *Israel und die deutsche Linke. Zur Geschichte eines schwierigen Verhältnisses*, Frankfurt, 1990, p. 80.

<sup>20</sup> Dimitrov a développé plusieurs fois cette thèse, par exemple dans un discours lors d'un Congrès de l'Internationale communiste en 1935 : «*Le fascisme, c'est le pouvoir du capital financier lui-même. C'est l'organisation de la répression terroriste contre la classe ouvrière et la partie la plus révolutionnaire de la paysannerie et des intellectuels. Le fascisme en politique extérieure, c'est le chauvinisme sous sa forme la plus grossière, cultivant une haine bestiale contre les autres peuples.*» (NdT).

<sup>21</sup> Il y eut de nombreux groupes «K» en RFA. Le «K» comme *Kader* renvoyait à la notion d'un parti de cadres, ce qui les différençait des groupes dits «anti-autoritaires», anarchistes, conseillistes, pacifistes, féministes, spontanéistes, etc. Les groupes «K» étaient maoïstes, comme le KB, le KBW, le KPD-ML et le KB/AO mentionnés par l'auteur et dont le sigle est suivi d'un astérisque (\*). Une note sur ces quatre organisations figure en annexe de cet article (NdT).

<sup>22</sup> *Judenfrei* est une expression inventée par les nazis pour désigner un territoire d'où les Juifs ont été chassés (NdT).

thème d'une conspiration impérialiste et sioniste atteignait même l'industrie cinématographique d'Hollywood.

Auschwitz et l'antisémitisme ayant ainsi été écartés comme des questions marginales ne concernant pas la gauche, en appliquant une dose de «théorie de gauche», il devint possible de mener campagne sans réfléchir contre Israël et de produire sans vergogne des stéréotypes antisémites. C'est ainsi que les militants se mirent à parler du «*mouvement sioniste mondial*<sup>23</sup>» et des «*multimillionnaires sionistes qui se réunissent constamment dans des conférences privées pour soutenir l'agression israélienne*<sup>24</sup>», et à fantasmer allégrement sur la volonté de domination insatiable d'Israël.

Certains envisageaient un «*Grand Israël du Nil à l'Euphrate*<sup>25</sup>». Pour d'autres, ce n'était pas suffisant : «*Depuis des décennies, l'objectif déclaré d'Israël est l'objectif biblique et judaïque d'étendre son influence sur l'ensemble du Moyen-Orient, plus le Zaïre et l'Afrique du Sud, et l'Amérique centrale et latine dans une perspective à long terme*<sup>26</sup>.» Lors d'une manifestation en janvier 2002, la Coordination anti-impérialiste de Vienne porta la bannière précédemment citée, sur laquelle il était écrit : «*Le but de la politique sioniste ? La domination du monde !*»

Les antisionistes considéraient qu'ils étaient également menacés par la domination qu'exerçaient les Juifs sur la presse. Ils se plaignaient constamment que la «*domination des médias internationaux par la propagande sioniste réduise au silence toute expression critique sur l'Etat sioniste d'Israël*<sup>27</sup>». Israël, n'était qu'«*une création artificielle obtenue en volant des terres et en grappillant de l'argent par tous les moyens*<sup>28</sup>» et «*au caractère parasitaire*<sup>29</sup>». Comparé aux antisionistes de gauche, Jamal Karsli<sup>30</sup>, dont les déclarations ont déclenché un scandale l'année dernière, est un modéré.

J'espère avoir démontré comment la vision du monde de l'anti-impérialisme donne naissance à l'antisémitisme dès qu'il est appliqué au conflit palestinien. Je voudrais maintenant aborder la question de savoir comment tout cela est lié au nationalisme allemand à gauche.

La gauche a toujours compris le nationalisme comme une simple propagande d'en haut, au moyen de laquelle les dirigeants tentaient de légitimer leurs agressions contre d'autres États ou de régler les conflits de classes internes. Mais elle n'a jamais remis en question le fait que le peuple allemand partageait aussi des intérêts communs, qu'il existait une nation allemande, ou une identité nationale allemande. Et ce ne sont pas seulement les écrits du KPD<sup>31</sup>, du SPD (Parti social-démocrate) ou du

---

<sup>23</sup> *Al Karamah* n° 3, 1986, p. 18.

<sup>24</sup> *Antiiperialistisches Informationsbulletin*, avril 1971; cité dans Henryk M. Broder «Antizionismus - Antisemitismus von links?», in: *Aus Politik und Zeitgeschichte* B24/76, 12 juin 1976, p. 43.

<sup>25</sup> B. Heinrich, lors de la manifestation nationale contre l'invasion du Liban, le 21 août 1988; cité dans

Martin W. Kloke, *Israel und die deutsche Linke. Zur Geschichte eines schwierigen Verhältnisses*, Francfort 1990, p. 139.

<sup>26</sup> Elias, Marwan, «Zionismus und deutsche Argumentation», in: *Irland-Info* n° 17/18, août 1983, p. 85.

<sup>27</sup> *Al Karamah* n° 1986, p. 18.

<sup>28</sup> *Arbeiterkampf* (organe du KB) janvier 1975, cité dans Henryk M. Broder, *Der ewige Antisemit. Über Sinn und Funktion eines beständigen Gefühls*, Francfort, 1986, p. 42.

<sup>29</sup> *Konkret*, 28 juin 1973; cité dans Henryk M. Broder, *Der ewige Antisemit. Über Sinn und Funktion eines beständigen Gefühls*, Francfort, 1986, p. 42.

<sup>30</sup> Député vert qui accusa Israël d'utiliser des «méthodes nazies» (*NdT*).

<sup>31</sup> Parti communiste allemand, sous la République de Weimar (*NdT*).

SED<sup>32</sup> qui témoignent de la nécessité pour la gauche de s'identifier à un «bon peuple allemand».

Des tendances nationalistes existaient aussi dans la Nouvelle Gauche ouest-allemande. Dans les années 1970, par exemple, Rudi Dutschke écrivit une série d'articles sur la «question nationale» en Allemagne. Et déjà dans les années 1960, en prenant une position proche de celle de la droite radicale, Dutschke regrettait que l'Allemagne soit divisée, et dominée par les occupants soviétiques et américains. Dutschke déplorait également le «*processus de dissolution de l'identité historique et nationale par l'américanisation capitaliste*», et exprimait l'espoir que «*la lutte pour l'indépendance nationale devienne partie intégrante de la lutte socialiste en Allemagne*».

Le Comité central du KPD/ML\* rédigea même un manifeste sur la question nationale, avec ce titre grandiose «L'Allemagne pour le peuple allemand» : «*Nous puisons dans l'essence psychique du peuple allemand, dans sa diligence au travail et son sens de l'ordre, dans son génie scientifique et culturel si souvent démontré par notre peuple, et est à la base de la renommée de la nation allemande.*»

La gauche non orthodoxe (les *spontis*<sup>33</sup>, les autonomes et les anti-impérialistes) ne voulut pas prendre comme point de référence la nation allemande ni même les vertus secondaires si appréciées par le KPD/ML\*. Mais cela ne l'empêcha pas, bien au contraire, de prendre comme modèle les luttes des peuples du «tiers monde». En quête d'une identité révolutionnaire collective, elle soutenait tous les mouvements de libération nationale en dehors de l'Allemagne et s'identifiait à tous les peuples possibles.

Plus on aime le peuple allemand, plus il est évident que ce peuple doit être soulagé du fardeau d'Auschwitz, et la gauche joua aussi son rôle dans ce processus. Les stratégies adoptées pour ce faire étaient visibles à gauche en général, et dans la fraction antisioniste en particulier.

**[Dans une partie antérieure de son discours, non traduite ici, Haury soutint que la construction d'une identité nationale allemande après la guerre nécessitait la suppression de la «mémoire d'Auschwitz», expression utilisée par Haury comme une métaphore de l'Holocauste en général. La gauche utilisa deux méthodes pour «relativiser» Auschwitz : elle affirma que le judéocide n'avait rien de spécial, et évoqua pour cela le génocide des populations amérindiennes, ou le génocide turc des Arméniens ; en outre, elle soutint que les Allemands étaient également des victimes, en citant, par exemple, le Traité de Versailles, les crises de la République de Weimar, le Troisième Reich, les bombardements par les Alliés durant la seconde guerre mondiale. (Note du traducteur anglais.)]**

La première stratégie pour alléger le fardeau d'Auschwitz était un jeu d'enfants. Il suffisait de proclamer : «*D'autres ont aussi commis de tels crimes.*» En effet, certaines théories de gauche sur le fascisme permettaient d'affirmer que tout Etat capitaliste était crypto-fasciste. Les dictatures militaires en Grèce, au Chili ou en Turquie étaient tranquillement qualifiées de fascistes – tout comme les Etats-Unis, la puissance capitaliste dominante. Dans les manifestations on entendait régulièrement des slogans comme «*USA = Agence internationale du génocide*» ou «*SS – SA – USA*». Ces projections gauchistes du fascisme sur d'autres États n'avaient pas d'autre objectif que de libérer de l'Allemagne du fardeau du nazisme.

La deuxième stratégie («*Les Allemands ont été tout autant des victimes*») ne posait pas non plus de problème pour les théories de gauche : seuls les capitalistes étaient à blâmer pour le régime nazi, alors que le «peuple allemand» était la plus pure des victimes.

Au milieu des années 70, à une époque où elle avait une majorité de gauche, l'Association des étudiants évangéliques déclara : «*La première victime du fascisme a été le peuple allemand lui-même.*»

---

<sup>32</sup> Parti communiste en Allemagne de l'Est (RDA) (NdT).

<sup>33</sup> Abréviation pour «spontanéistes», donc en français «libertaires», avec tout le flou que charrie ce terme (NdT).

A peu près au même moment, le KPD<sup>34</sup> affirma: «*Jusqu'à la fin, le capitalisme monopoliste allemand a sucé le sang de son propre peuple.*» Et en 2000, le journal de la secte Linksruck<sup>35</sup> déclara : «*Ce ne sont pas les Allemands qui ont gazé les Juifs, mais les SS. Les coupables de ce crime sont les fonctionnaires de l'Etat nazi et tous ceux qui en ont profité. Défendre l'idée d'une culpabilité collective allemande pour les crimes nazis, c'est se moquer des millions de personnes qui ont activement résisté.*»

Afin de présenter les Allemands comme un peuple-victime avec lequel on pouvait s'identifier, la gauche a bâti à maintes reprises des théories sur le nazisme, théories dont les Allemands étaient absents.

Si l'on déclare que d'autres peuples sont tout aussi criminels et remplis de haine, et que l'on présente les Allemands (et en particulier le prolétariat allemand) comme de pauvres victimes, la prochaine étape consiste à vouloir tirer un trait sur le passé. La Nouvelle Gauche se considérait comme révolutionnaire et appartenait à une tradition antifasciste ; jeune, elle appartenait à une nouvelle génération. Qu'avait-elle à s'embarrasser du passé ?

En 1973, le Comité de solidarité avec la Palestine annonça : «*Dans la République fédérale, la jeune génération ne se considère pas comme responsable des crimes nazis contre les Juifs européens.*» Et en 1975, le Kommunistischer Bund approuva cette opinion : «*Se confronter avec le passé est un concept dont la classe ouvrière n'a pas besoin. Après tout, c'est elle qui a souffert du fascisme et de la guerre, de la manière la plus cruelle et la plus flagrante.*»

Si l'on veut se débarrasser du fardeau du nazisme, et inverser le rapport entre les bourreaux et les victimes, il est évidemment plus efficace de présenter les victimes elles-mêmes, les Juifs, comme les fascistes d'aujourd'hui. Les «criminels juifs» sont un baume pour la conscience nationale allemande. Dans cette affaire, la Nouvelle Gauche antisioniste a accompli un véritable travail de pionnier. Tout au long des années 1970 et 1980, elle manifesta un besoin obsessionnel d'assimiler Israël au fascisme.

Le SDS de Heidelberg prétendit que le gouvernement israélien voulait «*traiter les peuples arabes exactement comme les nazis avaient traité les peuples de Pologne et de l'Union soviétique*<sup>36</sup>». Le KPD (prosoviétique) qualifia les sionistes de «*nazis de notre temps, qui veulent une Palestine nettoyée de tous ses Arabes*<sup>37</sup>». Et la Fraction Armée rouge évoqua le «fascisme de Moshe Dayan, cet Hitler d'Israël».

Dans d'innombrables caricatures, et sous des variantes sans cesse nouvelles, l'étoile de David fusionna avec la croix gammée. Les militants dénonçaient «*nazIsraël*» et le «*sionazisme*<sup>38</sup>». En 1982, après les massacres dans les camps de réfugiés de Sabra et Shatila, tous les journaux de gauche

---

<sup>34</sup> Le traducteur anglais indique qu'il s'agit d'un des groupes maoïstes portant ce nom, mais il ignore s'il s'agit du KPD/AO, du KPD-ML... ou d'un autre groupuscule (NdT).

<sup>35</sup> Groupe lié au SWP britannique et qui, après de multiples aventures (entrisme dans le SPD, dans le mouvement altermondialiste, etc.), s'est dissous en 2007 dans Die Linke (le Parti de gauche proche de Mélenchon en France), ce qui lui a permis d'avoir une élue au Parlement régional de Hesse et une au Bundestag. Ils ont créé un site Die Sozialistische Alternative (SAV) qui prétend être représenté dans 30 Länder, ce est invérifiable (NdT).

<sup>36</sup> Tract «Rote Kommentare» du 20 février 1970.

<sup>37</sup> *Rote Fahne*, 28 février 1973; cité dans Henryk M. Broder, « Antizionismus - Antisemitismus von links? », in: *Aus Politik und Zeitgeschichte* B24/76, 12 juin 1976, p. 42

<sup>38</sup> Terme utilisé nonchalamment par le philosophe marxiste Georges Labica (cf. «Multiplicité des formes de l'antisémitisme et "antisémitisme globalisé" actuel» sur npnf.eu). L'UJFP préfère, quant à elle, se cacher derrière le philosophe Yeshayahou Leibowitz et son expression «judéonazis» (cf. «Quand l'UJFP manipule sans précaution ni rigueur la pensée complexe et paradoxale de Yeshayahou Leibowitz» sur npnf.eu). Ces deux articles et leurs références se trouvent dans les numéros 46-47 et 54-55 de la revue *Ni patrie ni frontières* (NdT).

vitupérèrent contre la «*guerre génocidaire israélienne*». Le *Bulletin d'information anti-impérialiste, Arbeiterkampf*<sup>39</sup> et *TAZ*<sup>40</sup> publièrent des articles intitulés : «*Holocauste contre les Palestiniens*» ou «*Solution finale de la question palestinienne*». A la fin des années 1980, sans l'ombre d'un embarras, le magazine *Al Karamah* affirma que «*les mesures éliminatrices fascistes prises par l'Etat des colons sionistes dépassent de loin celles du fascisme allemand*».

Si vous regardez aujourd'hui les sites Web cités sur Indymedia, vous trouverez des montages représentant Ariel Sharon qui porte la moustache et la coiffure de Hitler. Lors des récentes manifestations de solidarité avec la Palestine, à Berlin l'année dernière par exemple [en 2002], on a pu voir de nombreuses banderoles proclamant «*Stop à la Solution finale de Sharon*», «*Stoppons l'Holocauste israélien en Palestine*», «*L'esprit d'Auschwitz rôde sur la Palestine*», ou le très «poétique» «*La Mort est un maître qui vient d'Israël*».

Ayant transformé les Juifs israéliens en nazis d'aujourd'hui et les Palestiniens en «Juifs des Juifs», la Nouvelle Gauche allemande put entreprendre la lutte contre Israël avec la meilleure des consciences antifascistes. Et elle lança un sinistre avertissement : «*Les Juifs ne doivent pas croire qu'à cause de nos actions, ils ont reçu une sorte de permis de tuer.*» Le Calendrier des Verts déclara : «*Comparées aux atrocités sionistes, les atrocités nazies sont bien pâles. (...) Quand les Juifs recevront-ils enfin une leçon qu'ils n'oublieront pas*<sup>41</sup> ?» Et la première mesure préconisée fut : «*N'achetez pas aux Juifs.*»

### **Comment résumer l'antisionisme allemand**

La vision anti-impérialiste du monde défendue par la Nouvelle Gauche reposait sur le manichéisme, la personnification, la théorie du complot et l'opposition entre les bons «peuples» et le capital financier maléfique. Elle était donc structurellement antisémite et ouvertement nationaliste. Si l'on interprète le conflit israélo-palestinien dans ce cadre, alors la similitude structurelle se concrétise dans une similitude de contenu.

Si l'on croit que les Palestiniens incarnent le peuple bon et enraciné, alors Israël n'est qu'«*une tête de pont impérialiste*». Les Juifs sont un non-peuple, allié au capitalisme et à l'impérialisme. Inévitablement, donc, les pamphlets antisionistes évoquent toujours les capitalistes financiers juifs, ou la machine de propagande sioniste, etc.

Les équations insistantes développées entre nazisme et sionisme montrent que, même dans le cas de la gauche allemande, dès que la question d'Israël fut soulevée, on vit se manifester le besoin agressif de revenir à une forme de normalité allemande, d'en finir avec le passé et d'alléger le poids de la culpabilité. Pour ces raisons, la gauche et la droite ne se rencontrèrent et ne se rencontrent nulle part aussi clairement que dans leur hostilité envers Israël.

Et cette affirmation peut être comprise dans un sens tout à fait littéral. Quand les militants de la Fraction Armée rouge suivaient une formation militaire dans des camps palestiniens en 1970, des membres du Wehrsportgruppe Hoffmann [néo-nazi] recevaient le même entraînement à l'autre bout du camp. Aujourd'hui, néonazis, fondamentalistes islamistes et anti-impérialistes de gauche se rencontrent

---

<sup>39</sup> «*Arbeiterkampf fut l'organe hambourgeois de l'organisation maoïste, Kommunistischer Bund, jusqu'à la dissolution du KB en 1992. (...) Il connut son heure de gloire parallèlement au KB à la fin des années 1970 en RFA, notamment auprès du mouvement antinucléaire. (...) Le KB reconnaissait à l'URSS une valeur de progrès perfectible par rapport au capitalisme, et même si le socialisme réel ne représentait pas un idéal, il défendait toujours le maintien de l'existence de la RDA.*»

(Thèse de doctorat d'Anne Joly *Les gauches radicales est- et ouest-allemandes à l'épreuve de la nation réunifiée (1985-1999)* : <https://edoc.hu-berlin.de/bitstream/handle/18452/17996/joly.pdf>.)

<sup>40</sup> *TAZ* : quotidien se réclamant de la «gauche alternative», proche de *Libération* en France (*NdT*).

<sup>41</sup> Cité dans Henry M. Broder «*Linker Antisemitismus?*» in: *Solidarität* (1984), p. 45.

lors des manifestations de solidarité avec la Palestine.

Et ils se rencontrent aussi dans un sens idéologique. La page d'accueil de «Résistance nationale, Ruhr» prône la «*Solidarité internationale dans la lutte des Palestiniens contre le sionisme*». Et «*Palestine, le peuple doit être victorieux*», slogan antisioniste bien connu, se trouve également sur la page d'accueil des Junge Nationaldemokraten<sup>42</sup>.

En conclusion, je citerai cinq accusations caractéristiques lancées contre les Juifs, Israël et/ou le sionisme : «*Ennemi du monde*», «*ennemi de toute l'humanité*<sup>43</sup>», «*bastion sanguinaire et avide de pouvoir contre les peuples*<sup>44</sup>», «*symbole de tout mal*» et «*Jardin du mal*<sup>45</sup>». Trois des citations proviennent de «la gauche», et deux d'entre elles de l'extrême droite (Hitler et Goebbels). Mais il n'est pas facile de déterminer qui en est l'auteur.

Cela montre à quel point le chemin est court entre «l'anti-impérialisme des imbéciles» (Isaac Deutscher) et l'antisémitisme.

**Thomas Haury**

---

<sup>42</sup> Jeunes nationaux-démocrates : organisation de jeunesse des néonazis du NPD (*NdT*).

<sup>43</sup> Autonome Nahostgruppe Hamburg, Arbeiterpolitik, Zionismus, Faschismus, Kollektivschuld, 1989, p. 2.

<sup>44</sup> *Roter Morgen*, organe du KPD/ML, 23 novembre 1974 cité dans Henryk M. Broder, «Linker Antisemitismus?» in: *Solidarität* (1984), p. 42.

<sup>45</sup> Elias, Marwan, «Zionismus und deutsche Argumentation», in: *Irland-Info*, n° 17/18, août 1983, p. 93.



# ANNEXE : quelques informations sur les groupes maoïstes cités (*Note du traducteur*)

La RFA a compté d'innombrables groupuscules et groupes maoïstes locaux et nationaux dont :

**1. Le KPD/AO (1969-1980)** : suite à une vague de grèves en septembre 1969, les groupes locaux qui s'unissent pour donner naissance au KPD/AO prétendent contribuer à la construction d'un futur Parti communiste. Hostile à l'URSS «révisionniste», cette organisation se réclame de l'héritage du Parti communiste allemand d'avant 1993, de Mao et Staline. Faute de statistiques sur sa composition sociale, il est impossible de savoir s'il a eu une implantation ouvrière, même minime. Après son autodissolution en 1980, de nombreux militants passent chez les Verts et certains deviennent des dirigeants du Parti écologiste : porte-parole du groupe parlementaire, vice-présidente du Bundestag, etc. Une petite minorité d'entre eux ont très mal tourné (comme les néonazis Horst Mahler et Michael Kühnen), mais la plupart des cadres ou dirigeants intégrèrent professionnellement les rangs de la petite bourgeoisie salariée dans les médias et l'Université.

**2. Le KB (1971-1991)** : Issu de la fusion entre plusieurs groupes locaux ( SALZ, KAG et KB/ML) il compte, selon Wikipedia, jusqu'à 2 500 membres (apprentis, lycéens et étudiants) dont 1500 à Hambourg mais Anne Joly (*op. cit.*) affirme qu'il avait seulement 1 700 membres en 1978. Le KB est parfois considéré par certains comme moins dogmatique que les autres groupes «K», notamment en raison de son soutien à des listes écologistes ; de sa participation au mouvement antinucléaire ; et de sa création d'une maison d'édition (Buntbuch-Verlag) ouverte au féminisme et publiant des romanciers comme Nazim Hikmet. Son fonctionnement interne était pourtant aussi léniniste et secret que celui de ses concurrents. Le KB rejetait le qualificatif de «social-impérialisme» qu'utilisait les autres groupes pour attaquer l'URSS ; il défendait l'existence de la RDA et accusait la RFA de vouloir dominer ses voisins européens sous le couvert de l'intégration européenne et croyait à une «fascisation» de l'Allemagne, défendant donc une perspective plus pessimiste que ses concurrents. Après 1976 le groupe commença à prendre un peu ses distances vis-à-vis de la Chine. Les divergences à propos de l'antisionisme dans les années 80, puis vis-à-vis de la réunification aboutirent à l'éclatement de l'organisation. La majorité chercha à coopérer avec le PDS (parti stalinien créé en 1991 après la fusion des deux Allemagne, qui après entrera dans l'actuel Die Linke) tandis qu'une minorité soutint la campagne «L'Allemagne ? Plus jamais ça<sup>46</sup>» et certains d'entre eux (dont Jürgen Elsässer, Heiner Möller et Matthias Küntzel<sup>47</sup>) finirent par publier le magazine *antideutsch Bahamas*<sup>48</sup> en 1992. Si l'on

---

<sup>46</sup> Cf. Robert Ogman, «L'Allemagne ? Plus jamais ça !», chapitre 2 de son livre : *Contre la Nation. Sur le mouvement antinationnel en Allemagne* <http://mondialisme.org/spip.php?article2890>

<sup>47</sup> Un livre de cet auteur, *Jihad et haine des Juifs*, a été publié en français chez un éditeur d'extrême droite (L'Artilleur). De plus, il ne s'agit pas d'un travail historique méthodique et scientifique (*NdT*).

<sup>48</sup> «Bahamas (...) est un trimestriel, dont la parution fut irrégulière dans les années 1990. Ses thèmes de prédilection sont le racisme, l'antisémitisme et le nationalisme ainsi que l'attitude jugée complaisante de la gauche allemande à leur égard. Il tient son nom d'un quolibet lancé à la minorité du KB dans le contexte de la Réunification, parce qu'elle se refusait à toute collaboration avec le PDS et était accusée d'adopter une position stérile qui n'était "tenable qu'aux Bahamas". Les rédacteurs se revendiquent de la Théorie critique, ainsi que de la critique du fétichisme de la valeur (*Wertkritik*). Depuis le 11 septembre 2001, la publication se distingue par des positions anti-islam, et a pris parti

s'intéresse à la trajectoire sociale de ses ex-dirigeants, on observe le même phénomène que pour les autres groupes maoïstes : journalistes, universitaires, avocats, députés du PDS et de Linke, dirigeants des Verts, et même ministre fédéral de l'Environnement, de la Protection de la nature et de la Sécurité nucléaire (Jürgen Trittin).

**3. Le KBW (1973-1985) :** Cette organisation affirma avoir 3 000 membres en 1978, et était implantée surtout dans des villes moyennes. Elle mena campagne, outre les thèmes traditionnels de l'extrême gauche (nucléaire, guerre du Vietnam, légalisation de l'avortement, etc.) au sein de l'armée où elle forma des comités de soldats très actifs, et soutint le combat pour l'indépendance de la ZANU au Zimbabwe. Cette organisation disposait de moyens financiers considérables puisqu'elle exigeait des cotisations élevées de ses membres (10% de leurs revenus). Plusieurs anciens cadres du KBW sont devenus députés de Die Linke (équivalent plus ou moins du Parti de Gauche) ou des Verts, voire ministre fédérale de la Santé ou Premier ministre du Bade-Wurtemberg.

**4. Et le KPD-ML (1969-1986) :** Il comptait environ 800 membres (chiffres officiels) au milieu des années 1970. Fondé par un militant du KPD prosoviétique (Ernst Aust), le KPD-ML s'orientait d'abord vers la Chine puis vers l'Albanie. Il réussit à former un groupe clandestin en RDA qui est rapidement infiltré par la Stasi ; les militants est-allemands sont donc tous arrêtés ou empêchés d'agir. En 1986 le KPD-ML (qui a perdu la moitié de ses membres) fusionne avec le GIM trotskiste pour créer le Vereinigte Sozialistische Partei (Parti socialiste unifié) qui lui-même se dissout en 2000. Les trotskistes (quelques dizaines tout au plus) partent alors vers le PDS puis Die Linke (fondé en 2007). Quant aux ex-maoïstes du KPD-ML, ils ont apparemment disparu dans le Triangle des Bermudes, à part quelques individus qui tiennent le site Arbeit Zukunft. Arrivé là, j'abandonne et laisse l'histoire des micro-sectes aux archivistes et archéologues de la gauche radicale.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, mai 2020